Coulisses
Revue de théâtre

44 | Printemps 2012
Le Hors-scène

Le Bleu de l'île

Texte inédit, 2005

Évelyne Trouillot

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/coulisses/477>

DOI : 10.4000/coulisses.477

ISSN : 2546-9460

Éditeur

Presses universitaires de Franche-Comté

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2012

Pagination : 107-145

ISBN : 978-2-84867-425-4

ISSN : 1150-594X

Référence électronique

Évelyne Trouillot, « Le Bleu de l'île », *Coulisses* [En ligne], 44 | Printemps 2012, mis en ligne le 30 novembre 2016, consulté le 29 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/coulisses/477> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/coulisses.477>

Tous droits réservés

Le Bleu de l'île

Inédit

ÉVELYNE TROUILLOT

Les douze passagers sont couchés, à genoux ou recroquevillés sous une bâche bleue. Plusieurs panneaux différents constituent le background, mais selon le dialogue un seul s'allume. Panneaux : maison de Ronald, les rues du bourg, la place du marché, les rues de Port-au-Prince, un quartier des bidonvilles de Port-au-Prince, un intérieur bourgeois, un champ de maïs. De temps à autre, on entend un grognement, un passager se plaint, pousse un autre, cite un nom, éclate de rire. Le bruit aussi en background d'un véhicule qui roule de manière déchaînée sur un chemin de terre battue. De temps à autre des nuages de poussière se soulèvent. C'est le début du jour.

ACTE I

Scène 1

Le tableau de la maison de Ronald.

Francine (s'occupe de diverses tâches ménagères) : Je n'ai pas de pouvoir. On dit que les femmes sont toutes puissantes devant leurs hommes mais je serai toujours plus faible que la misère. Elle peut te prendre et t'emmener loin de moi, et je ne peux rien dire.

Ronald (s'approche d'elle mais ne peut la toucher comme si elle était transparente) : Laisse-moi respirer ta peau. Ne dis rien car le silence me permet de faire provision de toi.

Francine : N'oublie pas les tout premiers bonjours, mes fesses chaudes contre tes reins et l'odeur du café entre nos lèvres. N'oublie pas ma peau.

Ronald : Elle m'a marquée de sa lumière depuis la toute première fois.

Francine : La première fois, dans la cour de l'église, à quelques mètres du marché, derrière l'école communale. Sur l'herbe mouillée. Mes ballots de tissus nous firent une couverture bariolée.

Ronald (sourire ému) : On en a ruiné quelques-uns.

Francine (d'un air rêveur) : À la maison, j'ai raconté que je les avais vendus. Je crois que seul Carlo s'est douté de quelque chose...

Ronald : Pourquoi dois-tu encore citer ce nom ?

Francine : Je te demande pardon. Mon frère sera toujours entre nous, plus collant que la misère, plus résistant que la rouille.

Ronald : Francine, ne gâche pas ma tentative de te garder au creux de ma mémoire. Parle-moi plutôt de Roberto.

Francine : Écoute le battement de ses pieds sur la terre battue. Il court vers toi, les bras ouverts, le rire déjà à la pointe des yeux avant même d'atteindre les lèvres. Il jette toute la tendresse de ses cinq ans contre ta poitrine.

L'enfant semble se précipiter contre Ronald mais comme avec Francine, le contact n'a pas lieu.

Ronald : Son rire me chatouille le cœur. Que ça fait du bien ! ... à lui aussi j'ai promis protection et sécurité. Du pain sur la table, des matins sans l'angoisse de la faim et un avenir avec une route bien tracée. Je sais, un parent ne peut pas tout prévoir et un enfant trouvera malgré tout sur son chemin des nids de poule, des flaques d'eau et des feux rouges de temps à autre. Mais je veux qu'il ait devant lui l'esquisse d'une route, pas un amoncellement d'embûches où il ne saura où poser les pieds.

En background, le rire d'un enfant et des petits pas qui courent.

Francine : Mon père vit à Miami depuis si longtemps que je ne me rappelle plus son visage. C'est un être sans contours. Si je regarde de trop près, je ne le reconnais plus. Il nous a envoyé des dollars verts que nous avons transformés en des liasses de gourdes, en provisions alimentaires, en chaussures, en petits extras qui nous faisaient envier des autres, mais que ça pèse lourd un père absent !

Ronald : Je le sais mieux que toi. Mon père nous a quittés j'avais même pas quatre ans. Mais, moi je n'entends pas m'éterniser à St Domingue. Tu verras, ma cocotte, dans cinq ans maximum, je reviendrai. Peut-être même avant, rien que pour venir voir le bébé.

Francine : Il naîtra en ton absence.

Ronald : Elle naîtra en pensant à moi car mon amour l'accompagne déjà, en toi. À sa naissance, souviens-toi de ce prénom que j'ai choisi car elle aura des yeux en amande comme ma mère. Ma fille, mon Amandine à naître...

Geste des deux mains autour du ventre de Francine.

Francine (semble se détacher de Ronald, elle hausse les épaules et s'en va) : Au mois de septembre. En ton absence.

Ronald : Francine, ne me couvre pas de reproches alors que je m'accroche à toi pour oublier cette camionnette qui m'éloigne de tous ceux que j'aime. Oublier ces gens poussiéreux et sales avec lesquels je sursaute depuis l'aube, sous cette toile d'un bleu aussi artificiel que notre respiration contrôlée, mesurée pour ne pas faire de bruit. Comme si toute notre vie, nous étions condamnés à ne pas faire de bruit.

Ronald se recouche par terre. Il se retrouve pris en sandwich entre deux femmes. Il gigote un peu, essaie de trouver une place plus confortable. Les mouvements du véhicule font balancer les passagers clandestins. On entend des protestations, des pleurs puis la voix d'une femme :

Lorette : Cesse de chialer Marie-Jeanne.

Une autre voix répond, une voix de femme forte et ironique :

Romaine : Laisse-la donc Lorette, tout le monde ne peut plonger comme toi dans la déprime silencieuse. C'est un privilège de gens riches et de désaxés.

Évariste : Taisez-vous ! Vous allez nous faire attraper, espèces d'idiotes.

Josaphat : Eh ! Toi ! Le coiffeur manqué. Tu étais si pressé de monter dans la camionnette ce matin, ne me dis pas que tu as déjà la trouille.

Plusieurs voix : Silence, chut !

Ronald parle sans se lever. Il est étroitement collé contre Lorette. Au fur et à mesure, le tableau représentant les rues du bourg de Piment s'illumine :

Ronald : Oh ! Ma Francine, comment puis-je me sentir attiré par Lorette alors que ton souvenir me remplit de douceur ? Ce que les hommes ont entre les jambes obéit-il à ses propres lois ? Et pourtant, elle n'est pas mon genre, Lorette. La froidure de son regard me rappelle le calme glacé de la rivière après la pluie, mais le mouvement de ses fesses contre mes reins m'arrive jusqu'aux tripes.

Lorette se libère de Ronald et se lève. Elle commence à parler de façon monocorde comme si elle enregistrait sa voix.

Lorette : Ma chère sœur, je t'envoie cette cassette depuis Port-au-Prince. Je ne sais pas quand je pourrai rentrer au pays. Je n'ai pas pu rassembler l'argent pour payer les cours de ce trimestre. J'ai perdu le petit job que j'avais comme cuisinière dans un restaurant de la Grand-Rue. Normalement, je devrais terminer cette année mais avec tous ces retards si je finis l'année prochaine, je peux me dire chanceuse. Tu enverras ce que tu peux, je ne voulais pas te demander mais je n'ai pas le choix. Dis bonjour aux amis de Piment. Je t'embrasse, ta petite sœur Lorette.

La sœur de Lorette, tout en faisant énergiquement la lessive. Panneau de l'extérieur d'une maison délabrée.

Sœur de Lorette (d'un ton de plus en plus émotionné au fur et à mesure qu'elle parle) : Tu es revenue finalement après trois ans d'études entrecoupées. Trois ans pour un cycle d'études de dix-huit mois. Si tu savais ce que cela m'a coûté, tes fameuses études à l'École ménagère « Une femme qui possède ses dix doigts ». Mais j'avais promis à maman de te prendre en charge. On s'est tous sacrifiés pour toi.

Lorette : Vous me l'avez si souvent répété, je ne saurais l'oublier. Je dois vous rendre au centuple ce que vous m'aviez donné. Au fait, votre sacrifice n'était pas sans arrière-pensée.

Sœur de Lorette : On était si fiers, si contents quand tu as ouvert ta pâtisserie *Bonne bouche*. Tu confectionnais toutes sortes de gâteaux : des Mickey Mouse pour les anniversaires d'enfants, des constructions compliquées pour les baptêmes et communions. Sur les gâteaux de mariage, on voyait deux mariés tout roses se tenir la main. Tu faisais même des gâteaux d'enterrement où tu écrivais « Paix à son âme » en lettres mauves.

Lorette fait les gestes de préparer la pâte et d'enfourner des gâteaux mécaniquement.

Lorette : Combien de gâteaux peut-on vendre dans un petit bourg comme Piment ? Si le parent de Miami ne promet pas d'envoyer l'argent de la robe et des chaussures neuves, la première communion est renvoyée à l'année suivante et on décommande le gâteau. Pourtant, j'ai essayé. J'avais prêté de l'argent pour commencer mon business, acheté les moules, les batteuses, et bien entendu un four de qualité pour réussir mes gâteaux.

En background, on chante Happy birthday (avec un fort accent créole), puis Sak pa chante pap manje.

Ronald qui soulève le buste pour parler : Pour la fête de maman, Fifi et moi nous avions commandé un superbe gâteau de la pâtisserie *Bonne bouche*. Avec des fleurs partout et dessus, Lorette avait écrit en belles lettres rondes « Joyeux anniversaire Maman chérie, de tes deux enfants ». Man Étienne a frémi quand elle a lu l'inscription et elle nous a remercié du bout de son chagrin sans fin. Comme dit Fifi, maman a posé un voile sur sa joie depuis la mort des jumelles et elle ne l'a jamais soulevé. On n'a plus jamais acheté de gâteau pour elle.

Lorette : Plus personne n'achète de gâteau de toute façon. Je ne peux plus en faire. J'ai développé une aversion pour l'odeur du beurre fondu et des œufs, pour tout ce qui me rappelle ces longues années d'étude et de solitude dans la capitale. Je suis allergique à la farine, à l'essence de vanille. Mes mains se couvrent de bourbillons, chevrotent telles des mains de vieille au moment crucial. Je casse les œufs dans le mauvais bol, je mélange sans le vouloir le jaune au blanc, rate la crème, badigeonne le gâteau de mes déconfitures.

Sœur de Lorette (en tordant rageusement le linge) : Tu voudrais qu'en plus, je te prenne en pitié. J'ai négligé mes gosses pour te soutenir là-bas dans ce Port-au-Prince de malheur. Je ne dormais pas tant je me faisais du souci pour toi. Je t'envoyais tout ce que je pouvais. Et voilà qu'aujourd'hui, Mademoiselle décide qu'elle ne peut plus sentir l'odeur de la farine. Après toutes ces études, tu me fais la honte d'ouvrir sous une tonnelle, entre deux arbres, un minable petit commerce de fritures. Tu n'arrives même pas à le faire marcher. Et tu t'étonnes que je te chasse de chez moi.

Lorette (tout en se recouchant) : De mes longues années d'études, seule perdure une persistante odeur de vanille dont je n'arrive pas à me débarrasser. Pourquoi rester ici ? Je préfère affronter ma chance en terre voisine. Rien ne me retient dans ce bourg où vous me considérez tous comme une bête curieuse.

Sœur de Lorette : Tu intimides les gens et tu les agaces avec tes airs de déprime. Les malheureux, les vrais, ont-ils le luxe de se sentir déprimés ? La faim ne s'embarrasse pas de faux-fuyants.

Lorette (se recouche mais s'éloigne de Ronald et des autres, elle se recroqueville sur elle-même) : Au nom de la misère, vous niez jusqu'à mes états d'âme.

Ronald : Ton odeur de vanille me rappelle maman et les jumelles. Fifi et notre enfance. Je ne veux pas y penser pourtant. Ma grande petite sœur, elle aussi enfouie dans cette camionnette au rythme démentiel. Ma sœur enceinte de son deuxième enfant. Oh Dieu ! Surtout que rien ne leur arrive ! Je ne pourrai pas le supporter.

Retour à la maison de Ronald. Fifi enfant et Ronald enfant courent autour d'un arbre en chantant : « Yon ti pye lorye ». Et ils jouent à la marelle. On voit aussi deux fillettes plus petites, habillées de manière identique. La mère de Ronald paraît aussi, tous les enfants l'entourent et elle sourit en les rassemblant autour d'elle.

Ronald : Maman ! Comme tu es belle quand tu souris. J'avais oublié le son de ton rire. Tu as tellement changé après la mort des jumelles. Cette épidémie de dysenterie qui ravagea le bourg avait failli nous emporter aussi, Fifi et moi.

Man Étienne arrête de jouer avec les enfants et se tourne vers Ronald.

Man Étienne : Mais vous avez survécu. Je vous demande pardon et l'Éternel sait que je vous aime, mais à chaque fois que je vous vois, je pense à mes deux bébés. Six ans à peine. J'ai tout fait pour les sauver. D'abord le dispensaire de l'école des Sœurs, ensuite la vieille Rosa réputée pour sa médecine feuille et ensuite le hogan Zachary. Seigneur, pardonne-moi de t'avoir offensé, mais à ce moment, j'aurais vendu mon âme au diable pour les garder. Je me suis repentie depuis. À l'Église de Dieu, j'ai dévoilé aux autres fidèles le témoignage de tous mes égarements.

Man Étienne baisse la tête en signe de repentir puis s'installe devant une vieille machine à coudre.

Ronald : Mona est morte au cours de la nuit. Monique qu'on croyait guérie passa de vie à trépas au petit jour. Sa marassa la réclame, c'est normal.

Man Étienne : J'ai cousu moi-même leurs dernières robes. Je n'aurai laissé personne d'autre le faire. J'ai sorti ce tissu que je gardais pour leur septième anni-

versaire, du voile de coton rose avec des pâquerettes vert tendre. J'ai appliqué de la dentelle verte au col et aux poignets.

Ronald : Oui, nous t'avons entendue toute la nuit sur ta vieille machine à coudre. Jusqu'à l'aube.

Man Étienne : Toute la nuit, j'ai taillé, épinglé et cousu. Pas besoin de prendre des mesures. Je connaissais chaque centimètre de leur corps, chaque longueur et grosseur de leurs petits membres à jamais figés.

Ronald : Au matin, les robes attendaient sagement sur une chaise du salon. Tu t'es effondrée après les funérailles. Et ta douleur t'a coupée de nous depuis.

Geste de colère de Man Étienne qui envoie violemment par terre un cadre avec la photographie du père de ses enfants.

Man Étienne : Ton père ne s'est pas présenté pour leur dire adieu, lui qui s'était enfui deux semaines après leur naissance. J'aurais pu lui pardonner toutes ces femmes qui se déhanchaient en me voyant comme pour me signaler qu'il y avait posé ses mains fouineuses, ces relents de clairin qui accompagnaient son retour au milieu de la nuit, mais qu'il les ait ignorées jusque dans la mort, pour moi c'est la pire des blessures. Je sais que mon frère Ferdinand l'avait informé... Il pensait bien faire, ton oncle.

Pendant que Ronald parle, les enfants jouent le pantomime de la fessée. Ils essaient d'éviter les coups de l'oncle Ferdinand. (Silhouette derrière la bâche)

Ronald : Mon oncle Ferdinand a toujours voulu bien faire. Il maniait sa cravache en peau de bœuf sur nos dos, à Fifi et à moi. Au point sensible de l'épaule, là où le creux de la chair loge les sensations les plus douces ou les plus douloureuses. En l'absence de papa, il s'arrogeait le droit de nous punir et à chacune de ses visites du Cap-Haïtien, il s'informait de nos bêtises. Les jumelles seules échappaient à ses corrections. Sans l'avouer, le grand homme avait peur des pouvoirs surnaturels des marassa. Toujours, il inventait une raison pour ne pas les punir. Magnanimes et malicieuses, mes deux petites sœurs s'accusaient de nos méfaits et même lorsque l'oncle Ferdinand se doutait du subterfuge, il n'osait pas sévir.

Les quatre enfants jouent en background. Atmosphère de bonheur et de joie autour d'un arbre.

Man Étienne : Je n'ai jamais eu peur de mes petits anges. Si douces et câlines, elles se blottissaient ensemble contre moi, me donnant d'un seul coup une double ration de tendresse.

Ronald : Je les aimais aussi tu sais, Maman. Le jour des funérailles, tu ne t'es pas rendue compte que l'oncle Ferdinand portait un des cercueils, ni qu'il m'obligea à empoigner l'autre avec l'aide du cousin Antoine. Comment deux petits cercueils en planches de bois clair peuvent-ils peser si lourd ? Tout le long du parcours de l'église au cimetière, je m'attendais à ce que Monique me demande de la laisser sortir. Deux nuits durant, j'ai cru entendre leurs petits poings frapper les lattes et réclamer la lumière.

Man Étienne (fait le geste de toucher la joue de son fils avant de disparaître) : Je vous entendais pleurer la nuit Fifi et toi, mais je n'arrivais pas à briser ma carapace de chagrin. Elle m'a ankylosée jusqu'à ma mort.

Ronald se recouche par terre. Les passagers s'agitent. Le camion va de plus en plus vite. On entend des grognements, des coups de pieds. Le soleil s'est levé.

« Pousse-toi Ronald. », *fait une voix de femme (Lorette).*

Marie-Jeanne sanglote doucement et on entend la voix de Lorette qui reprend : Cesse de chialer Marie-Jeanne.

Madeleine : On a tous des raisons de chialer ; autrement on ne serait pas ici.

Évariste : De toute façon, ce Dominicain conduit comme un fou. Il va nous tuer tous avant même qu'on arrive à Dajabon.

Josaphat : Ah ! Voilà le poltron qui recommence à gémir. *Nous allons tous mourir. Nous allons tous mourir.* Et alors Évariste, la mort n'est pas faite pour les chiens.

Violetta : Ce n'est pas pour rien qu'on appelle ce chauffeur *La Volanta*.

Enzo Gabriel : Taisez-vous *mierda*, vous attirez la déveine sur la camionnette.

Romaine : La déveine, elle n'a pas attendu nos paroles pour se pointer. C'est elle qui nous a conduits sous cette merde bleue où nous pouvons tous crever.

Une voix en espagnol réclame abruptement le silence.

Scène 2

Gémissements et chuchotements. Soudain la folle équipée du camion s'arrête dans un crissement de pneus qui soulève des nuées de poussière. Une formidable déflagration réveille les passagers engourdis et leur donne la permission de hurler. Aussitôt, prières, cris, hurlements, litanies et parjures viennent de toutes parts, se croisent et abreuvant la bâche bleue d'une cacophonie douloureuse.

« Jésus Marie Joseph ! »

« Annwe ! »

« Nous allons tous mourir. »

« Je veux retourner dans mon pays. »

« Ce chauffeur veut nous tuer ! »

« Au secours ! »

« Foutre tonnerre ! »

Mauricio Rafaël Perez (en faisant trembler la bâche. Un bruit de carrosserie qu'on frappe) : Calmez-vous. Un pneu a éclaté. C'est tout. Silencio. Vous êtes fous ! SILENCIO.

Enzo Gabriel (se lève et se jette par terre, se frappe contre le sol) : Mierda, mierda. Ma Carmencita m'attend. Quand allons-nous arriver à Dajabon ? Cela fait six mois que les gardes m'ont ramené ici. Six mois que j'essaie de retourner là-bas rejoindre ma famille. Que sont devenus sans moi ma femme et mes trois hijos ?

Josaphat (d'un ton ironique) : Il est fou cet haitiano, il se prend pour un dominicain parce qu'il parle espagnol.

Romaine : Il a quand même vécu dix ans là-bas.

Madeleine : Laisse-le Josaphat. Je sais ce que c'est d'avoir un amour de l'autre coté de la frontière. Je connais la douleur de l'attente.

Madeleine se lève et revit la scène d'adieu avec Charlot, son mari.

Madeleine (d'une voix grave) : Mon mari, mon homme, mon Charlot, tu m'aimes à la folie mais tu me quittes. Ta petite affaire de quinquillerie s'en va. Tu n'en peux plus de la traîner derrière toi comme un morceau de chair pourrie. De supplier les gens d'acheter : cinq gourdes pour le cadenas rouillé, vingt gourdes pour le tournevis mais je te les donne pour quinze. Tu ne savais pas en partant que j'avais le ventre plein de ton amour généreux.

Madeleine s'adresse aux autres passagers, à tous les habitants de Piment : Il reviendra mon homme, je vous le dis. Ce n'est pas comme ces pères qui partent pour

toujours. Charlot reviendra et mes deux amours se reconnaîtront sans rien dire. Je les verrai danser sous le bleu du ciel car l'amour se joue des frontières.

Madeleine déambule avec son fils, qui lui tient la main. Ils arpentent les rues de la ville, frappent de porte en porte. Tableau des rues de Piment. L'enfant : « Tu as vu mon papa toi ? »

Madeleine : Avez-vous rencontré mon homme, le beau Charlot, à Gurabo ?

L'enfant : À Santiago ?

Madeleine : À Santo Domingo ?

L'enfant : À Dajabon ?

Madeleine s'adresse aux buscones qu'on reconnaît à leurs habits caricaturaux de gardes (bottes, casques, fusils et grandes moustaches, teint basané) :

C'est vous qui êtes venus relancer mon Charlot pour le conduire à St Domingue. Dites-moi où il est. Qu'en avez-vous fait ?

Madeleine fait deux fois le tour de la ville, avec le petit Léo.

Madeleine : J'ai peur. Charlot aurait écrit s'il allait bien. Tant et tant de disparus dans les bateyes, les collines et les campagnes. Des fermes agricoles de Navarette, de la Villa Gonzales au carrefour de Botancillo. Qui a le courage de commencer le décompte des morts debout ?

L'enfant regarde du côté de la frontière.

Madeleine : Non, nous n'irons pas là bas. Je n'ai pas fait d'enfant pour le donner comme chair à pâté aux gardes dominicains. Viens, mon fils. Je vais te raconter une histoire. Quand tu le verras, ton père, tu auras tant de choses à lui dire que le temps deviendra plus long pour vous permettre de bien faire connaissance.

Puis, soudain, Madeleine pousse un cri horrible. On voit le petit Léo s'éloigner doucement à reculons et disparaître.

Madeleine : Charlot, il est parti notre fils. Une semaine de veille et de fièvre puis la méningite l'emporta. Malgré les efforts des docteurs du Cap Haïtien où je l'ai conduit en urgence. Il est mort tout simplement et le soleil ne se lève plus. Les autres, ils me disent que la vie est injuste : si elle est belle on s'en méfie, si elle fait mal, on la maudit, car jamais elle ne fait de cadeau sauf lorsqu'on lui tord le

cou. Je ne m'attendais pas à ce coup-là. La folie me fait signe, toi seul peux encore l'éloigner de moi.

Madeleine se tourne carrément vers l'est.

Madeleine : Je viens vers toi, Charlot. Les larmes aux yeux, je laisse derrière moi le cadavre de mon enfant, ce fils que tu n'as jamais connu. Dans le cimetière de Piment, dans ce bourg où toi et moi on a grandi. Je suis décidée à le quitter cependant pour venir te chercher, Charlot mon homme, et te ramener chez nous. J'ai laissé un mort à l'ouest, en trouverais-je un autre à l'est ?

Ronald, appuyé sur ses coudes, s'est éloigné de Lorette :

Qu'elle est forte Madeleine ! Éraflure saignante à l'odeur rauque des blessures trop neuves, liane verte soudain courbée mais qui se cabre face au malheur. Je me sens si faible devant elle et si lâche.

Madeleine (se reconche après avoir parlé) : Ce n'est pas le courage qui me fait agir. Je n'ai d'autre choix que la vérité. Je fonce vers ma douleur avec tout ce qui me reste de bon ange. Je suis prête à accueillir la folie car elle seule peut me délivrer.

La voix d'Enzo Gabriel : Nada importa ahora. Nada.

Jean-Marie (voix froide et incisive) : Si vous ne faites pas taire ce débile, je lui décroche un coup de poing à la gueule.

Romaine : Tu crois pouvoir faire peur aux gens, zenglendo habillé.

Ronald : Cette Romaine ! Rien ni quiconque ne l'effraie. Un petit bout d'énergie rageuse difficile à se fixer en un lieu. Je me demande comment elle arrive à rester immobile et silencieuse pendant si longtemps dans cette camionnette de malheur.

Pendant que Ronald parle et se lève, le tableau des rues de Port-au-Prince s'illumine lentement.

Ronald : Je me rappelle la première fois qu'on s'est rencontrés. Mon premier voyage à la capitale. J'étais encore plein d'illusions quand je grimpai dans le bus. Après mes études de mécanique, je reviendrai au bourg installer Man Étienne dans une maison décente. Finis les loyers et les fermes. Terminées ces angoisses de fins de mois, cette sensation d'impuissance face à un propriétaire arrogant et grossier.

Bruits en background d'une station de bus avec les voix des passagers et du chauffeur
« Poussez-vous, il y a de la place pour tout le monde. », « Dépêchez-vous si vous voulez arriver à Port-au-Prince avant la nuit. »

Romaine qui s'est levée interpelle Ronald.

Romaine (sourire narquois) : Première fois dans la capitale mon petit ? Fais attention à toi. Tu portes ton histoire sur ton visage. T'es pas le garçon de Man Étienne par hasard ? C'est elle qui m'avait cousu ma robe de première communion. Une bonne femme, ta mère.

Romaine s'installe d'autorité près de Ronald sur un banc, se frotte à lui d'un air taquin mais plein de sensualité.

Romaine : Timide mon petit ? Reste avec moi et je t'apprendrai comment te comporter dans cette ville à pièges. Port-au-Prince, c'est un livre monstrueux aux pages détachées avec des parties manquantes et de grands trous béants ; même quand on sait lire on ne s'y retrouve pas. La Rue des Fronts-Fort un repère de malfaiteurs, la Grand-rue une voiture peut te faucher en face du Poste de police et un voleur te prendra tes gourdes, un autre tes souliers et ton pantalon, avant qu'un policier s'amène. Lalue, avenue John Brown pour les chauffeurs guides et les étrangers, si tu es pressé, n'y mets pas les pieds les jours d'école, les parents viennent déposer leurs filles chez les sœurs dans un défilé de voitures climatisées. Les longues tresses se balancent gauche droite, droite gauche, les chauffeurs attendent. Celles qu'on conduit à pied se faufilent rapidement, fières d'avoir pu intégrer cette grande école. Tant pis si elles sont méprisées par les autres ! La ruelle Jardine fais gaffe ! C'est la rue attitrée où depuis des décennies, les gouvernements abattent impunément les jeunes gens frondeurs.

Ronald : Je suis tombé amoureux d'elle avant qu'on arrive à la capitale. Elle m'a hébergé dans son petit deux-pièces de la rue des Casernes pendant les trois premiers mois et m'a appris comment satisfaire une femme. J'aurais pu manger à ses pieds, la couvrir de baisers et lui écrire des longues lettres passionnées sur du papier blanc non quadrillé. Mais elle n'y croyait pas...

Romaine : L'amour c'est bon pour les jeunes filles. J'étais femme bien avant l'arrivée de mes premières règles. À quinze ans, la vie m'avait déjà donné ma carte d'identité. Pas question de me faire malmenager davantage. *Les parle-moi d'amour, aimez-moi, sois-moi fidèle jusqu'à la mort*, je le dépose gentiment sur une étagère et les regarde de très loin. Il n'est pas méchant, Ronald. J'aurais pu m'attacher à lui... mais il m'en aurait voulu après. Il disait aimer mes airs ef-

frontés mais il s'est accouplé avec la douce et docile Francine. Tout mon contraire.

Ronald : Je rêve encore de ses jambes délurées, de leur étau autour de mes reins. Oh ! J'aime Francine, c'est la mère de mon petit Roberto et de mon Amandine à naître, mais Romaine, c'est la femme totale, celle qui aurait pu calmer tous mes charivaris et fouetter mes faiblesses, me donner envie d'attraper la vie au collet quand elle est trop méchante et de l'embrasser dans le cou quand elle est câline. Elle n'a pas voulu de moi.

Romaine et Ronald jouent les gestes de l'amour pendant qu'ils parlent puis Romaine s'éloigne du jeune homme.

Romaine : Si tu savais pourtant, mon grand, comment j'aurais voulu pouvoir t'aimer, comment mon corps se souviendra toujours de ta tendresse, comment parfois ma tête malgré moi se tourne vers une épaule qui ressemble à la tienne.

Ronald : Après l'amour, ta voix s'habillait toujours de cafard dans un démêlé bouleversant de colère et de plaisir. Tu sautais du lit aussitôt, pour rétablir tout de suite la distance en grossissant ton rôle d'initiatrice cynique et détachée. Mes mouvements de tendresse, inachevés et inaperçus, me remontaient aux reins et au cœur.

Romaine se détache avec désespoir de Ronald.

Ronald : Nous avons continué à nous voir quand j'ai déménagé à Delmas avec d'autres mécaniciens. J'allais te rendre visite au moins deux fois par semaine, parfois plus. Un jour, je ne t'ai pas trouvée à ton appartement. Personne ne savait où tu étais. Je t'ai cherchée partout, comme un fou, pendant des mois.

Romaine : Si tu savais pourtant comment cela m'a fait mal de te quitter. J'aurais aimé, aujourd'hui encore, me blottir contre toi et absorber ta tendresse à grandes gorgées. Mais je ne peux être heureuse trop longtemps. Toujours, l'amertume me prend aux tripes pour me rappeler que la vie et moi avons des comptes à régler.

Romaine jette un dernier regard triste vers Ronald (avec les yeux embués et un geste subtil vers son ventre).

Romaine : Tu ne sauras jamais ce que j'ai failli garder de toi.

Scène 3

Au loin, on entend un coq chanter. Sous la bâche bleue, une clarté plus vive s'installe graduellement. Les passagers s'agitent davantage. Certains s'étirent, d'autres baillent. Josaphat se lève, son chapeau de paille sur la tête, il fait des grands mouvements avec sa machette qu'il tire de sa besace. Son visage et ses gestes traduisent sa rage. Les autres semblent s'écarter de lui et le regardent avec effroi. Il crache son dégoût et son mépris.

Josaphat : Nous nous sommes laissés désarmés sans rien dire et maintenant nous ne pouvons que fuir, laisser notre terre et courir vers l'inconnu. Nous savons bien qu'à l'est on nous traitera comme des chiens mais nous y allons tous. Moi, je vous assure que je ne me laisserai pas faire.

La femme de Josaphat (forte et de blanc habillée, tire le bâton avec lui, un mime plein de fierté, de douleur et de grâce.) Un champ de maïs dans le background suggère les travaux des champs, les images de paysans hommes et femmes.

Alors pourquoi y vas-tu mon homme ? Je suis déjà morte et enterrée. Tu m'as bel et bien vengée, t'as tué la femme du voisin. Tu as montré ta force mais je suis morte et tu n'y peux rien.

Josaphat : Oui, tu es morte, toi ma femme avec qui j'ai courti la terre depuis l'aube jusqu'au tomber du jour. Ils t'ont tuée pour une histoire de lopins de terre et de plantains volés. Notre fils, le seul de nos enfants à survivre, à échapper aux mille maladies qui tuent les gosses des pauvres gens, ils nous l'ont zombifié. Nous l'avons vu, toi et moi, gris et sans âme, incapable de penser de rire et d'aimer. Comme une plante qui va bientôt pourrir ! On n'a qu'à la regarder pour comprendre que nul soin ne pourra la sauver. Et tu voudrais que je garde ma machette froide et inutile sous les matelas.

La femme de Josaphat (avec un mouvement rageur du bâton) : Mais te voilà aujourd'hui obligé de quitter le pays pour échapper à la justice.

Josaphat (esquive le bâton avec dextérité mais presque en s'excusant) : Je reviendrai lorsque tout sera calmé. Veiller sur ta tombe et celle de notre fils. Je reviendrai. L'homme ne peut se cacher derrière les arbres du voisin ; leur ombre ne reconnaît pas sa silhouette et le dénoncera tôt ou tard. Je reviendrai.

La femme de Josaphat (en disparaissant) : Je regagne mon tombeau, Josaphat. J'espère te voir un jour mais pas trop tôt. Ne viens pas déranger mon sommeil si tu ne sais pas quel pied poser devant pour arriver chez nous.

Les bruits du dehors s'intensifient de même que les soubresauts du véhicule. On entend plusieurs voix.

Romaine : Il va nous broyer les tripes, ce Volanta.

Madeleine : Qu'il me laisse descendre du véhicule s'il a l'intention de causer un accident !

Évariste : Vos bouches sont pleines de déveine, femmes. Taisez-vous !

On entend la voix d'Edgar pour la première fois.

Edgar : Fifi, blottis-toi contre moi davantage. Mets ton ventre contre mes reins pour protéger l'enfant.

Il se lève en tenant la main de sa femme jusqu'à présent dans l'ombre. On voit le couple s'avancer mais au fur et à mesure qu'il s'approche du devant de la scène, la distance entre eux s'agrandit. Le panneau des rues du bourg s'illumine.

Fifi (sa voix commence comme un murmure puis se gonfle au fur et à mesure tel un torrent) : Qu'il est lourd à porter cet amour dont tu m'accables, Edgar. Toi avec qui j'ai décidé de faire ma vie comme on choisit la route la plus droite, par lassitude alors qu'on a le cœur tourné vers les sentiers mystérieux et les sous-bois odorants. Mon affection pour toi, je la porte en moi comme un fardeau, car je ne peux te montrer que la part de moi qui est lisse comme la pierre et claire comme l'eau de la rivière.

Edgar (le regard tourné loin de la jeune femme) : J'ai toujours su même le jour de la naissance de Christelle, que ta présence à mes côtés n'était qu'un sursis dans ta vraie vie. Que souvent en pensée tu t'enfuyais et que je ne pourrais jamais te rejoindre ! Parfois tu me laisses en caution ta tendresse pour mieux t'éloigner de moi. Derrière ce regard serein et calme, tu gardes tes réserves de bouillonnements et de tumultes. Pour y plonger avec toi, j'aurais donné ma vie mais ton sourire si plein d'affection devient rempart pour me tenir à l'écart.

Une musique de fanfare remplit la scène. L'hymne au drapeau. Les rues étroites de la ville du Cap apparaissent en background.

Fifi fait de grands gestes des bras et fait semblant de souffler dans une trompette (on entend les sons de la fanfare) et elle marche au pas. Entre-temps, Edgar s'est mis dans un coin dans l'ombre et Ronald s'est rapproché de sa sœur.

La ville du Cap m'a toujours fascinée. Tu te souviens, Ronald, quand on l'a vue pour la première fois, le jour du drapeau. Je n'avais jamais vu de maisons aussi hautes et de rues si étroites. Il me semblait que c'était un endroit magique où la mer se glissait pour faire tanguer la ville au rythme de l'eau. Chaque maison cachait son mystère et chuchotait aux passants des histoires douces et anciennes. Lorsque tu es parti pour la capitale, je suis retournée bien souvent au Cap. Comme ça pour rien. Je ne le disais pas à maman, elle n'aurait pas compris. Il me semblait que j'allais à la dérive et que rien ne faisait sens. Dès que les commandes de couture me laissaient un peu d'argent en main, je prenais le car et passais des heures sur le port. J'évitais la rue de l'oncle Ferdinand, autrement il l'aurait rapporté à maman. Je prenais avec moi mon cahier de dessins de mode, mais au fil du temps je n'arrivais plus à dessiner des modèles de vêtements que personne ne porterait jamais. Finalement, je ne sais que coudre, exécuter les prototypes imaginés par d'autres que moi. J'ai appris comme maman à suivre fidèlement les modèles des catalogues tout écornés que m'amènent les clientes. À cette époque, j'avais encore des commandes assez régulières mais les clientes devenaient de plus en plus rares. Quelle couturière peut faire concurrence aux vêtements venus des États-Unis ? Même lorsqu'ils sont usagés, ils respirent l'odeur de l'argent. Bien meilleur marché et toujours bien mieux que le sur mesure des pauvres gens, avec leurs relents d'ailleurs, de sociétés débordantes d'achats à faire. Un jour, en regardant les bateaux, j'ai déchiré ce cahier qui ne servait plus à rien. Oui, je t'ai menti en te disant que je l'avais égaré.

Ronald : Nous avons chacun de nous besoin d'un espace où cacher nos douleurs les plus profondes. Comme si de les exprimer jusqu'au bout les rend plus vivaces, et les met à nu. Je t'ai menti pour bien pire, petite sœur.

Fifi pose un léger baiser sur le front de son frère.

Fifi : Oh ! Frérot, qu'elle est encombrante la culpabilité qui prend naissance en nous... Je ne t'ai jamais parlé de Gérard alors que tu as toujours été mon meilleur ami autant que mon frère. L'ami que j'ai choisi autour de la table familiale, devant les mines espiègles des jumelles, par-dessus les silences tristes de maman et la désertion de papa. Mais avec quels mots te dire ce que je n'osais pas contempler au fond de moi ? J'ai même évité que nos chemins se croisent à cette époque. C'est vrai que tu as toujours su lire en moi et deviner bien des choses. Mais la plupart du temps nous contrôlons tous cette part de nous-mêmes que nous donnons aux autres. Sauf lorsque le malheur nous rend différents et que nous devenons plaies et gémissements. C'est ce qui est arrivé à maman. La mort des jumelles a fait basculer son monde de femme pieuse, superbement impassible devant les malheurs de la vie. D'habitude, elle filtrait

ce qui arrivait jusqu'à nous pour ne laisser passer que ce qu'elle jugeait capable de nous rendre meilleurs et plus heureux : les moments de joie, la satisfaction du travail accompli, sa foi en Dieu. Elle protégeait nos émotions de toute douleur trop crue. Jusqu'à la mort des jumelles lorsque sa souffrance nous est arrivée, entêtée et brutale, sans aucune balise pour nos cœurs d'enfants.

Ronald : Je ne peux pas lui en vouloir, sœurlette. Maintenant que je suis père et que Francine attend la petite Amandine à naître au mois de septembre, je me demande comment maman a pu survivre à la mort des jumelles.

Fifi : Je n'en veux à personne. Quelque part à l'intérieur du cercle où l'on est né, on choisit sa vie. J'ai voulu choisir la mienne mais je me suis mentie tant de fois. J'ai si peur de faire mal aux autres que je me meurtris moi-même. Je remercie Maman de nous avoir donné une enfance heureuse... jusqu'à la mort des jumelles.

Ronald : C'est cette enfance heureuse que je voudrais offrir à Roberto, à Amandine à naître, à ma filleule, ta fille Christelle, à ce bébé que tu portes en toi.

On entend des voix d'enfants qui jouent, le cliquetis de la machine de Man Étienne. Puis Edgar se lève et prend la main de Fifi, ils jouent la marche nuptiale.

Ronald : Maman était si contente de te voir mariée. Moi aussi. Il est un bon gars Edgar et il t'aime à la folie. Le seul problème c'est son frère, ce Jean-Marie avec ses envies de grand nègre, prêt à vendre sa famille tout entière pour une quatre roues motrices et une montre en or.

Fifi : Tu as oublié la femme à la peau claire et aux cheveux longs qui doit symboliser sa réussite sociale. Nous n'avons pas de chance avec nos beaux-frères toi et moi. Moi avec Jean-Marie et toi avec Carlo...

Ronald : Ne me parle pas de lui ! Je sais qu'il faudra que je cite son nom un jour avant que cette fichue camionnette ne nous conduise à la mort, mais donne-moi encore un sursis. Parle-moi du Cap, de ses mystères et de tes escapades. Je sens que cette ville est au cœur des secrets qui vivent dans tes yeux.

Fifi : T'est-il déjà arrivé de découvrir un autre que toi dans tes gestes et dans tes pensées ? Comme si un étranger avait pris possession de toi et que tu suivais, à distance, un film dont tu aurais reconnu l'acteur principal sans te douter du dénouement de l'histoire. Lorsque Gérard a frôlé mon bras, ce matin-là sur le port, j'ai senti une étrangère sous ma peau. Je ne savais pas qu'elle y habitait. Je

J'ai entendue s'éveiller avec des mouvements langoureux et frémissants. J'en ai ressenti des frissons jusqu'aux orteils. Lui me regardait comme s'il m'attendait au bout de mon désir. Sans se presser.

Tout en parlant, Fifi mime la rencontre avec l'homme dont elle parle. On entend au fond les bruits d'un service religieux. La voix tonitrueuse du pasteur et les réponses enthousiastes des fidèles, ponctués d'imprécations : « Repentez-vous, La fin du monde est proche, Vous serez punis si vous ne suivez pas la voie du Seigneur. »

Fifi : On se donnait rendez-vous près de la cathédrale. Parfois, je m'agenouillais à l'intérieur en attendant l'heure. Je priais. C'est vrai que nous ne sommes pas catholiques mais à ces moments-là, cela ne me paraissait plus important. Jamais péché ne m'avait paru aussi inévitable et si doux à porter. Le dimanche, j'accompagnais maman au service. Le pasteur revenait immanquablement sur l'adultère, la fornication, toutes ces saletés dont est capable le corps humain. Habité par le démon. Femmes et hommes venaient quelquefois témoigner de leur dépravation. Je baissais la tête pour dissimuler ce plaisir qui mouillait mes souvenirs. Je fermais les yeux pour m'enfouir dans ces sensations qui défiaient toute absolution. La ferveur des cantiques m'enivrait démesurément. Cela dura trois mois et quatre jours. Puis il partit. Une semaine après, je me rendis compte que j'étais enceinte.

Ronald se rapproche de sa sœur. Ensemble, ils font la ronde puis ils s'arrêtent brusquement et Ronald étreint la jeune femme, pose une main délicatement sur son ventre.

Ronald : Je ne m'en suis jamais douté. Petite sœur, tu aurais pu m'en parler.

Fifi : À ce moment, vous essayiez Francine et toi d'avoir votre deuxième enfant, comment te dire que je me faisais avorter d'un bébé que tu aurais aimé comme le tien. Mais je n'aurais jamais pu mentir à Edgar et lui faire élever l'enfant d'un autre. Et la vérité lui aurait fait tant de mal.

Dans le silence qui suit, on entend la voix d'Edgar toujours dans l'ombre.

Edgar : Je m'en suis douté, mais à aucun prix je n'aurais abordé la question. Et prendre le risque de te perdre. Te demander de choisir entre cet homme qui te mettait des étincelles dans les yeux et notre amour trop confortable et placide pour se substituer à l'attrait du feu.

Fifi tournée délibérément vers Ronald : À six semaines, ce fut facile de me débarrasser de la chair mais plus de deux ans après, mon ventre déplore encore le vide. Chaque étreinte que je donne à Christelle porte la nostalgie de ce bébé inconnu.

Celui qui est en moi aujourd'hui, c'est celui d'Edgar, c'est aussi ma façon de donner à mon corps la chance de fermer sa cicatrice.

Ronald (en aparté) : Je me sens encore plus coupable de cette faute dont je ne peux encore te parler tant la honte remplit ma bouche de sable mouillé. Tu as pris la route avec ton enfant dans le ventre, ton mari à tes côtés. Tu as laissé la petite Christelle avec ta belle-mère et peut-être j'aurais pu t'éviter tout cela ! Petite sœur, quand tu sauras la vérité, pourras-tu me pardonner ?

Fifi (en aparté) : Ronald ne comprendra jamais que rien ne m'aurait empêché d'accompagner Edgar. Non pas, parce que comme dit le pasteur de l'Église de Dieu, une femme doit accompagner son mari. *Elle se tourne vers Ronald.* Je me demande ce qu'il serait advenu de nous si maman avait suivi papa lorsque lui nous a abandonné. J'ai revu notre père, tu sais. Encore quelque chose que je ne t'ai pas dit. Il s'est amené un beau jour sans prévenir, alors que je travaillais dans cette usine de fabrication de maillots au parc industriel, à Port-au-Prince. Dieu sait comment il m'a retrouvée. J'ai reconnu sa voix lorsqu'il a cité mon nom. « Michelle » il a dit, il ne m'avait jamais appelée Fifi, lui. Il fallait toujours qu'il se distingue des autres. Une seconde, j'ai pensé qu'il était revenu pour de bon, après tout ce temps. La première chose qui m'est venue à l'esprit. Maman avait tort, il ne nous a pas oubliés. Puis, j'ai compris en voyant ses yeux qu'il ne faisait que passer. Il allait partir pour le nord-ouest illégalement, sur une chaloupe, avec comme destination finale Miami. Tout de suite le grand jeu. Les yeux embués et la voix rauque. Pour me dire adieu. Me charger de te saluer, toi, son fils unique. M'apprendre combien il avait pleuré en apprenant pour les jumelles. *Ce n'est pas nécessaire de dire quoi que ce soit à Solange. Elle ne comprendra pas.* Il me fallut un temps pour réaliser qu'il faisait référence à maman. Comme si j'allais avouer à notre mère que son mari avait donné signe de vie après plus de quinze ans juste pour annoncer son départ définitif pour Miami ? J'aurais tant aimé ne plus penser à ce grand absent. C'est fou comment parfois j'ai envie qu'il me serre dans ses bras et m'envoie dans les airs comme lorsque j'étais gamine. Je serrais les lèvres et fermais les yeux mais je sentais mon cœur s'agrandir pour accueillir le monde entier, tout ce qui frémissait derrière les nuages. Je ne criais jamais, même lorsqu'il m'envoyait bien fort et que ma tête tournait, car je ne voulais surtout pas que maman vienne m'arracher de ses bras.

Ronald : Pauvre maman, elle se méfiait des éclats de rire de papa. Sans doute les voyait-elle comme des bombes prêtes à faire du mal à ses enfants !

On entend un grand bruit qui fait trembler tous les passagers. Les hurlements reprennent. La camionnette s'arrête d'un mouvement brusque qui projette les passagers les uns contre les autres.

ACTE II

Scène 1

Après ce bruit, un silence de plomb s'étend. La scène prend une teinte grise. Au fur et à mesure, des voix se font entendre comme des murmures à peine audibles. « C'est un cabri qu'il a frappé. » « Vous en êtes sûrs ! Cela a fait un tel bruit ! » « Quel cauchemar ! » La scène devient de plus en plus grise. Une poussière fine semble couvrir toutes choses.

Une jeune femme courbée habillée de gris, un fichu sur la tête, s'avance lentement. Elle secoue la tête de gauche à droite d'un air désespéré. Elle se frappe la poitrine et compte à haute voix. Le tableau du bourg s'illumine pendant toute cette scène.

Marie-Jeanne : Un, deux, trois. J'ai laissé mes trois petits à la maison. Un, deux, trois, Johnny, Charlemagne et Gabriel. À cette heure, ils ont dû recevoir chacun trois raclées de leur père. Ma belle-mère ne pourra pas les protéger. Mon homme est plus tendre avec les chaussures qu'il fabrique qu'avec nos garçons. *Elle pousse soudain un cri et se précipite* : Laissez-moi descendre pour les retrouver.

Romaine se lève d'un bond et la ceinture des deux bras.

Romaine : Calme-toi ma Jeanne, calme-toi.

Marie-Jeanne : Laisse-moi, Romaine, avec ton odeur de femme qui monte à la tête des hommes, jeunes et vieux, garçons rangés ou voyous patentés. Sans parti pris. Tous à vouloir respirer ton odeur de femme. Moi, je suis marchande de charbon de bois depuis trop longtemps, j'ai beau me laver au savon Camay parfum pêche, les relents de fumée grise subsistent sur ma peau et dans mes cheveux. Ils donnent à mes doigts couleur de cendres fripées. Mes pauvres petits ont hérité, je ne sais comment, de la même odeur et de la poussière. Ne me dis pas que tu n'as pas remarqué leurs cheveux toujours cendrés, leur épiderme blafard et leurs yeux grisâtres. Leur père les fouette dès qu'il les voit, par habitude ou par principe.

Romaine : Leur père les frappe parce que c'est plus facile de diriger sa colère vers les plus faibles. Ce n'est pas de votre faute si les chaussures usagées en provenance de la Grande Amérique ont envahi les trottoirs.

Marie-Jeanne : Presque plus personne ne commande des chaussures de lui. Autrefois, chez nous, l'odeur du cuir et de la colle de cordonnier dominait, elle arrivait à surpasser celle du charbon. Les gosses s'amusaient avec les petits bouts de lanières. Johnny, l'aîné, avait même pris l'habitude de se coucher avec un petit bout de cuir dans sa menotte. Dans son sommeil, il la rapprochait de ses joues et ses narines frémissaient de bonheur.

Marie-Jeanne sursaute comme si on la frappait, elle trébuche, elle se protège le visage de la main et des bras. Elle fait le geste de passer les enfants derrière son dos.

Romaine : Je sais, nous savons tous qu'il te frappe toi aussi quelquefois. Quand il revient de son poste tout près de la vieille chapelle, les poches vides et les poings serrés. Irritable et exécrationnel.

On entend des cris d'enfants qui pleurent, des gémissements et la voix forte et pleine de rage du père qui les sermonne : « Bande de garnements, je vais vous estropier, c'est votre mère qui vous tolère. » « Cessez de pleurnicher, cela vous fera du bien de vous habituer aux coups, la vie ne vous fera pas de cadeau. »

Marie-Jeanne (en baissant la tête) : J'ai honte de laisser mes enfants à sa merci, mais il fallait bien faire quelque chose. Je ne peux pas rester à attendre que Francis retrouve sa clientèle. Les rues s'emplissent chaque jour davantage de chaussures usagées, tu en as de toutes les couleurs, de toutes les tailles, de tous les styles. Des escarpins en cuir, des sandales de plastique brillantes comme les boules de Noël, des bottes avec de multiples lacets de militaires, des chaussures de sport, des baskets Adidas, je ne sais plus. Aux alentours de septembre, pour la rentrée des classes, plus de commandes pour une bonne paire solide, noire à lacets. Non, les parents achètent des souliers usagers aux noms étranges, qui viennent tout droit des dépotoirs de Miami ou de New York.

Romaine : Est-ce que cela lui donne le droit de te battre ou de frapper les enfants, Marie-Jeanne ? Tu n'as pas à te justifier.

Marie-Jeanne : J'ai quitté mes petits en leur recommandant de se faire aussi silencieux que possible. De ne pas contrarier leur père, de ne pas tousser, de ne pas sourire trop souvent, trop longtemps. Tout l'exaspère. Il aurait voulu que je reste pour m'occuper des enfants mais lui ne voulait pas partir. Il voulait sa vie telle qu'elle était avant, quand tout le bourg se faisait chausser chez lui, que les commandes s'accumulaient dans son atelier, quand il employait des apprentis pour l'aider. Il ne voulait pas que je parte comme il n'avait pas voulu que je fasse le commerce de charbon de bois. Comme si j'avais le choix !

Romaine : Ne te culpabilise pas. Il n'a pas le droit de vous transformer les enfants et toi en sac de frappe pour compenser ses frustrations de cordonnier en chômage permanent.

Marie-Jeanne (comme pour se convaincre elle-même mais des larmes sortent de ses yeux) : Je reviendrai dès que j'aurai amassé une petite somme, suffisamment pour changer de logis. Nous sommes cinq dans une seule pièce, les murs sales me tombent dessus. Je reviendrai avec suffisamment de dollars pour ouvrir un petit commerce de produits alimentaires. J'enverrai de l'argent aux enfants, à la mère de Francis pour qu'elle s'en occupe en attendant.

Romaine : Du moment que ton homme ne le passe pas en rhum ou en petit trempé. Nous savons qu'il rentre soûl, que les quelques sous qu'il fait en réparant les semelles fatiguées, il les dépense devant le marchand de tafia et rentre chez vous avec son haleine empestée, ses poings prêts à cogner et sa bouche bourrée d'insultes. On le sait.

Marie-Jeanne se redresse soudain et invective Romaine.

Marie-Jeanne : Oui, je sais que vous êtes tous au courant des coups que je reçois, des racles que mes trois garçons et moi ramassons au fil des colères de Francis. Un, deux, trois, une gifle pour la réparation qu'on n'a pas réclamée depuis trois semaines, une baffe pour la nouvelle marchande de chaussures usagées qui s'est installée à deux coins de son échoppe, une claque pour ce sentiment d'impuissance qui rougit mes yeux, trois baffes pour mon incapacité à éveiller son désir. Oui, saviez-vous que depuis cinq ans, il ne me touche que pour me frapper à coups de poings, à coups d'insultes et d'humiliations. Nous ne faisons plus l'amour car ce mot n'a plus de sens. Vous savez tous que mes yeux baissés cachent mes cicatrices, que mes pas au ralenti cachent mes envies de fuite. Mais vous ne dites rien, vous n'avez jamais rien dit.

On entend les voix des passagers comme des murmures, des discussions chuchotées « Un mari qui bat sa femme, c'est une affaire privée. » « Des enfants souffre-douleur, ce n'est pas normal quand même ! » « Cela n'a jamais tué personne, une baffe, une claque » « Battre une femme passe encore, mais la mère de ses enfants c'est inadmissible ! »
Entre-temps, Marie-Jeanne se tasse sur elle-même et regagne sa place, se recroquevillant sur le plancher. La voix d'Évariste se lève tandis qu'il s'avance.

Évariste : Mon père n'a jamais levé le petit doigt sur quiconque. Il a passé sa vie à respecter les gens et qu'en a-t-il tiré ? Me voici son fils unique obligé d'aller en République voisine. Son studio de coiffeur n'a pas duré.

Ronald (reste assis en tailleur) : Oh ! Arrête tes jérémiades Évariste. Tu as continué sur les traces de ton père par devoir ou plutôt par simple réflexe de propriétaire mais tu n'as jamais rien compris au talent de Mario.

Évariste : Il aurait fallu que je vous laisse accumuler les dettes, vous coiffer par amour, sans réclamer mon dû. Vous passez des disques de Tino Rossi en vous coupant les cheveux. Je n'ai pas hérité de la naïveté de mon père.

Ronald : Ne me gâche pas mes souvenirs. Je revois ma première visite au studio *Chez Mario*. Si souvent, j'y suis retourné car ton père était bien plus qu'un coiffeur. Tous les hommes du bourg appréciaient le pouvoir de sa main si sûre. Les épaules et les encolures contaient à Mario leurs chagrins du jour. Les disputes avec la femme pour ces petits riens qui, aux jours de paie, font remonter les doigts le long des jambes en un geste sensuel, mais se transforment en allez-vous-en quand les poches sonnent creux. L'échec scolaire du fils aîné si comparable au sien qu'on le roue de coups et qu'on se retrouve méchant et seul, le soir. Les humiliations avalées car les petits doivent manger et aller en classe, les injustices devant lesquelles on se sent impuissant et qui alourdissent la nuque un peu plus chaque jour. Mario passait sa main et les cheveux coupés lui racontaient l'histoire et le combat chaque jour plus dur. Depuis la mort du vieux coiffeur, *Chez Mario* n'est plus qu'un salon froid où des ciseaux experts et dédaigneux ne s'attardent pas sur les cafards des autres.

Évariste : Mon père m'avait appris la technique. Je sais aussi bien que lui coiffer. D'ailleurs, à Saint-Domingue, je suis certain qu'ils reconnaîtront mon talent. N'oublie pas que j'y avais fait un séjour il y a trois ans pour un séminaire en *hair design*. (*L'anglais est prononcé avec ostentation*).

Ronald : Comment l'oublier ! Tu tailles, tu coupes et coiffes en pensant à Santo Domingo. Tout haut tout bas, qu'importe ! La *ciudad* suinte de tous tes pores et s'étend en mélodies lassantes autour de toi.

Évariste : Oui, je brûle du désir de retourner là-bas. Mon séjour de deux mois reste comme une fusée rouge et douloureuse dans ma mémoire, je dois la faire une fois de plus sauter dans ma chair pour en être libéré.

Ronald : Tu as choisi d'oublier les matraques, les raids et les bateyes, tu ne penses qu'à la *ciudad*, l'asphalte et les hôtels, les places publiques et les avenues, les lampadaires et les trottoirs. Cette senteur de mousse apaisante et purificatrice que Mario portait en lui est partie avec le vieux coiffeur. Tu n'as pas pu créer la tienne. Tes regards tourmentés et amers se tournent vers l'est depuis si longtemps que tu as oublié où le soleil se couche.

Évariste : Vous me critiquez tous. Mais qui est avec moi dans cette camionnette de malheur ? Qui, comme moi, a rencontré les buscones pour marchander le passage clandestin ? Qui s'est laissé tenter pour aller chercher une vie meilleure à l'est de l'île ? Je ne suis pas seul dans ce véhicule.

Ronald : Tu as raison. Tu n'es pas seul. Mais sais-tu qu'avec chaque kilomètre franchi, je sens mon cœur se contracter telle une boule douloureuse, un abcès condamné à faire mal car il ne pourra jamais crever.

Évariste : Moi, je quitte ce pays comme on referme une plaie qui sent trop mauvais.

Ronald : Foutre tonnerre. Tais-toi Évariste. Je vais te raconter quelque chose sans espérer que tu y comprendras quoi que ce soit car moi, je ne comprends pas toujours. À Port-au-Prince, j'ai travaillé pendant deux mois à l'aéroport international pour récupérer les urinoirs et les WC, passer la serpillière et laver les lavabos dans les toilettes du salon de départ. J'enviais les voyageurs avec douceur, sans rancune, me persuadant qu'un jour je partirais aussi. *Don't worry be happy. Life is beautiful.* J'avais glané assez de mots anglais pour me donner l'impression que je faisais partie de la Grande Amérique.

Pendant que Ronald parle, tous les autres passagers se rassemblent autour de lui et font cercle pour l'écouter, assis les jambes repliées.

Ronald : D'être si proche des avions, de la piste qui les emmenait au loin, me rassurait sur mon sort. Un matin, alors que je ramassais scrupuleusement les bouts de papier laissés par terre, je surpris un homme en train de s'essuyer furtivement les yeux, devant les lavabos. J'en avais entendu des histoires : de faux papiers, de passeports truqués, de femmes enceintes soucieuses d'accoucher aux États-Unis d'un petit américain, j'en avais vu des passagers. Mais je n'avais jamais vu un homme pleurer. Sans doute quelqu'un qui laissait femme et enfants, une vieille mère ou un père chéri. Les yeux de l'homme rencontrèrent les miens par-dessus la manche de la serpillière.

Ronald prend la voix de l'homme, il parle comme un enregistrement.

« Cela fait cinq ans que j'attends de partir. J'ai dépensé tant d'argent pour ce visa, j'ai tout investi dans ce départ. C'est arrivé enfin, aujourd'hui ! Dans quatre heures de temps, je serai à New York City. Cinq ans que j'en rêve... Non, ne me félicite pas. J'ai mal. Je devrais être content aujourd'hui mais j'ai mal. Tu es jeune mon garçon. Un jour peut-être tu comprendras, c'est

comme une femme que tu as, tu ne peux pas t'entendre avec elle, elle te fait toutes sortes de misères. *On entend la chanson de Ti Corn dans le background.* Alors tu décides de rompre, tu lui dis, c'est fini toi et moi. Et tu te retrouves malheureux, si tellement malheureux que tu voudrais rien qu'une fois la revoir, passer ta main dans ses cheveux, caresser ses lèvres et lui faire l'amour en pleurant. Voilà comment je me sens aujourd'hui. Je sais que je ne pourrai pas revenir, j'ai un pauvre visa de touriste valable pour trois mois. À moins que les Américains me refoulent, je sais que je ne reviendrai pas de si tôt, peut-être même que je mourrais chez les blancs et ça fait mal. J'ai mal de devoir partir dans ces conditions. Oh ! Je suis content tout au fond, je vais pouvoir aider ma maman et ma famille. En plus, je sais qu'il y a des milliers de gens qui aimeraient être à ma place, mais... Est-ce que tu connais la chanson *Ma prale*, " Je m'en vais " ? »

On entend de plus en plus fort la chanson.

Ronald (*continue avec la voix off pleine de larmes rentrées*) : « J'ai oublié le nom de la chanteuse. Écoute cette chanson, c'est triste et beau, une détresse sans solution, une blessure sans remède. Écoute-la si tu as le temps. »

La chanson continue en arrière-plan.

Ronald (*continue avec sa propre voix, se secouant comme s'il revenait d'un rêve*) : J'avais jugé l'homme un peu bizarre, puis un jour à la Grand-rue un marchand de musique ambulant m'a trouvé cette chanson de la chanteuse Ti Corn *Ma prale*. Au milieu du désordre cacophonique du Boulevard Jean-Jacques Dessalines, à côté des détritiques débordants des égouts remplis, face aux bousculades d'hommes et de femmes vers une camionnette déjà surchargée, moi, Ronald, pourtant décidé à quitter coûte que coûte ce pays, j'ai senti mes yeux me piquer. À ce moment, j'avais cru comprendre la nostalgie douce-amère de la chanson. Aujourd'hui, couché sous cette bâche bleue de plus en plus chaude sous la percée du soleil levant, je sais que je n'en avais qu'effleuré la détresse. Je pars sans savoir si je pourrai réellement revenir. Les matins d'aube légère s'envolent sous les roues démentielles du camion, *Ma prale*, les étoiles de décembre poussières de rêves dans le ciel noir s'éparpillent.

Les autres continuent telle une longue et triste chaîne sans couvrir tout à fait la voix de la chanteuse.

Romaine : Le bruissement des feuilles dans l'humidité d'un matin de pluie se décompose.

Fifi : Ma prale Les pieds qui sautent de rocher en rocher sans pouvoir éviter la fraîcheur de la brume du soir ne laissent plus d'empreinte.

Laurette : La douceur du vent qui se lève à l'aube pour me dire bonjour avant tout le monde, je la laisse pour toujours.

Josaphat : Le sourire généreux d'un inconnu au pied du morne et ses dents blanches dans la chair jaune de la mangue fraîchement cueillie s'effacent. *Ma prale*.

Madeleine : Je regarde une dernière fois les flamboyants en fleurs.

Ronald : Ma prale. Je te salue, ô mon pays, amour impossible à vivre qui me tient aux tripes.

Scène 2

La scène change brusquement. La chanson s'arrête. L'atmosphère douce et nostalgique est remplacée brutalement par le chaos, le bruit et les cris. Les passagers reprennent leur place. On entend des imprécations en espagnol, en créole. La camionnette redouble de vitesse et soudain le paysage défile à un rythme infernal traduit par les poussières qui s'envolent de partout. La voix d'Enzo Gabriel retentit.

Enzo Gabriel : Madre. Mis hijos y Carmencita. Je ne veux pas mourir sans les revoir. Cela fait six mois que j'ai laissé là-bas femme et enfants. Après quinze ans dans la partie est de l'île, je ne pouvais m'attendre à être ainsi déporté alors que j'y ai ma maison, du bétail, des champs où les épis de maïs prennent malgré tout couleur de petit bonheur. Là où ma Carmencita et nos trois *hijos*, Pedro, Felipe et José Gonzalez attendent mon retour. À peine âgé d'un an, le petit José Gonzalez dit papa quand je rentre des champs, Felipe lui a trois ans et parle espagnol comme je ne le parlerai jamais, et Pedro qui vient tout juste d'avoir six ans doit commencer la *escuela* en septembre. Je dois y aller maintenant préparer la rentrée scolaire. Ma Carmencita doit s'en faire du souci, elle qui veut à tout prix avoir une fille, une *muneca* aussi belle qu'elle. Nous avons déjà choisi le prénom : Rose Isabela. Si je ne peux les revoir, que je meure sur l'heure. *No importa. Nada importa ahora.*

Romaine : « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles » dit-on. Ce sont des paroles de dictionnaire français pour ceux qui croient aux histoires d'alphabets et de proverbes. Allez dire ça à Enzo qui n'a aucune nouvelle de sa femme et de ses enfants. Tous les rapatriés, eux, savent que l'absence de nouvelles signifie souvent la disparition dans un camp de réfugiés, un départ inattendu, une séparation sans

cérémonie d'adieu. « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. » Chez nous, toutes les nouvelles ont tendance à être mauvaises. Ces nouveaux moyens de communication rapides et instantanés, l'internet au coin du chemin, ces cybers cafés avec leurs appels à bon marché ne servent qu'à communiquer des urgences. Des funérailles de la vieille aïeule à la première communion de la petite sœur, les nouvelles réclamant une aide financière quelconque courent à travers les ondes, sans souci des bonnes manières et l'on raccroche apaisé ou déçu.

Romaine prend une voix frêle et aiguë.

Romaine : « Oui, ma tante. J'ai appris pour le onze septembre. C'est terrible. Ils ont montré les tours qui tombaient à la télévision. C'est pas bien. Tu n'as rien, toi ? Dieu merci ! On a eu peur quand on a compris que ces immeubles étaient à Manhattan. Car qu'est ce qu'on allait devenir sans toi ? Qui d'autre allait nous envoyer ce petit transfert pour les fins de mois ? On a eu peur tu sais ! Heureusement que tu étais *off* ce jour-là ! Ces foutus terroristes voulaient nous donner des problèmes ! » *Romaine hausse les épaules pour dire une dernière fois le dicton* : Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. *Elle s'adresse au public*. Certains rapatriés sont incapables de reprendre le bout de la vie qu'on leur a prêtée, trop de nœuds épars, ils ne peuvent se raccorder. Les informations n'atteignent pas la frontière.

Madeleine : Toi, Enzo tu voudrais envoyer des informations là-bas et moi j'aimerais bien en recevoir. Nous sommes aux deux extrémités d'un silence qui tue.

Jean-Marie fait soudain un ricanement de dérision et se dégage des autres avec des gestes violents.

Jean-Marie : Vous m'emmerdez avec vos pleurnicheries. Vous avez voulu partir et vous vous comportez maintenant comme des enfants qui changent d'avis sans raison valable.

Edgar se précipite vers son jeune frère et essaie de l'attirer contre lui mais Jean-Marie le repousse.

Edgar : Avant qu'on parte tous les deux, Maman m'a demandé de veiller sur toi.

Jean-Marie (ricane et regarde son frère avec mépris) : Toi veiller sur moi, toi qui ne peux contrôler ta propre femme, toi qui la suis comme un chien bien dressé.

Edgar (soudain furieux et résolu à faire taire son frère) : Ne parle pas de ma femme, je te le défends. Espèce de voyou ! Oui, maman m'a demandé de veiller sur toi.

Oh ! Elle sait bien comment tu n'as nul besoin de moi pour régler tes affaires de gang, comment tu peux te passer de moi pour organiser brigandages, viols et effractions de toutes sortes. Maman en a les larmes aux yeux quand elle y pense.

Jean-Marie (railleur, imite la voix de son frère) : « Maman en a les larmes aux yeux quand elle y pense. » Alors dis-moi comment elle se sent quand elle te voit, toi, son fils aîné devenir chaque jour plus délavé. Il ne reste de toi que des traces, comme un de ces textes que le prof de français de sixième nous mettait sur le tableau noir et que le professeur de maths dès qu'il arrivait faisait effacer d'un air moqueur. Tu es effacé, éliminé du tableau mon frère, à Port-au-Prince où tu essaies de jouer au maçon et où tu ne récoltes que des jobs minables, devant ta femme qui te tolère et que tu ne peux satisfaire, jusque dans cette camionnette où tu te terres en jouant au mari protecteur.

Edgar : Tais-toi ! Tu ne sauras jamais rien de l'amour, du besoin de respirer le même air que l'autre, du besoin d'être l'air que l'autre respire. De devenir une simple feuille, une poussière infime pour ne plus jamais s'éloigner d'elle, s'accrocher à sa chair. Tu ne sauras jamais.

Jean-Marie : Non, je ne saurai jamais et je m'en fous royalement. Je refuse vos vies insipides, cette dignité et cette honnêteté qui vous collent à la peau et vous conduisent très tôt et pauvres comme Job à la tombe. J'ai essayé de faire plaisir à maman, de suivre les cours dans des salles bondées d'élèves aussi désabusés que moi et je n'ai fait que récolter échec après échec. Ensuite, elle a insisté pour que je m'inscrive à une école d'informatique du Cap.

Edgar : Tu as quitté trois mois avant la fin du cycle. Tu es revenu avec une bague en or et une montre-bracelet aux origines douteuses. Est-ce là que tu as fait connaissance avec tes nouveaux amis à la mine patibulaire ?

Jean-Marie : Ce séjour au Cap m'a valu de bien bonnes affaires. Mais qu'en saurais-tu toi avec cette déveine qui alourdit tes pas ? Tu penses, que j'allais me battre contre la vie avec les mauvaises armes que vous avez choisies, maman et toi : le travail honnête et dur qui ne rapporte rien. Récolter des certificats d'écoles médiocres, trimer dur pour un patron injuste, alors qu'il suffit de si peu pour se faire un gros paquet de billets verts.

Edgar : Si peu, tu dis, alors que tu fais peur à maman, à ma femme, à toute notre famille. Tout le bourg est au courant de tes sales histoires et on a peur de toi. Honte et peur de toi.

Jean-Marie : En tout cas, avant d'atteindre l'âge de vingt-cinq ans, donc dans moins de trois ans, j'aurai un véhicule, un portable et une belle femme. Le véhicule obligatoirement une jeep avec quatre roues motrices ! Avec les routes délabrées du pays, une petite voiture ne ferait pas l'affaire. Un portable, car seulement les minables n'en ont pas maintenant. Comment communiquer autrement ! Et la femme, une belle à la peau claire avec des cheveux aussi longs que possible. Pas de ces faux cheveux qu'on vend à la pièce, mais des vrais. Avec l'argent, on peut tout se payer. Je me promets l'achat de la maison pour mes trente ans. Une grande maison avec piscine, terrasse et jardin et la climatisation dans toutes les chambres ; à Port-au-Prince bien entendu, pas question de s'enterrer dans ce trou perdu !

Edgar : Je ne sais pas pourquoi maman a tant voulu que tu viennes avec nous. Comme si la terre dominicaine aurait pouvoir de rédemption ou d'expiation.

Jean-Marie : Oh ! Je ne me plains pas. C'est une opportunité pour moi d'établir des liens de l'autre côté de l'île. Ainsi, je pourrai organiser mon propre trafic et ne plus dépendre des autres.

Ronald (qui se lève et pousse durement Jean-Marie) : Dis-lui de se taire ou je lui casse la gueule. Il me donne le dégoût, ce type. Souviens-toi de ta pauvre mère, espèce de voyou. Elle finira par mourir de chagrin.

Jean-Marie : Comme la tienne.

Ronald se précipite vers Jean-Marie et est retenu par Fifi qui le ceinture. Edgar et Jean-Marie retournent dans l'ombre.

Fifi : Laisse-le dire, fréro. C'est un vaurien. En deux fois, il a amené des vendeurs de drogue à la maison. J'ai dû lui dire carrément de ne plus recommencer.

Ronald : Tu aurais dû m'en parler. Comment puis-je vous protéger si tu me caches des choses ?

Fifi : On voit bien que tu es né en janvier, les capricornes pensent pouvoir tout contrôler.

Ronald : Oh ! Je sais que souvent la faim nous impose ses choix et que nous devons taire nos goûts et étouffer nos désirs. Je déteste la maçonnerie, et pourtant j'ai dû accepter de travailler sur un chantier avec Edgar au Cap-Haïtien. C'est là que je reçus la nouvelle de la mort de Man Étienne. Tu avais envoyé un voisin nous annoncer que la mère allait plus mal. Tout de suite j'ai

compris. Aller plus mal dans notre langage avait toujours voulu dire la mort. « Ça va un peu » disait autrefois maman comme si elle n'osait trop s'avancer en déclarant hardiment qu'elle allait bien. Face aux calamités également, il faut user de prudence, ne pas les défier ouvertement mais jongler, passer à côté jusqu'au bout, aller plus mal en lieu et place de mourir. Trois ans après sa mort, je ne peux toujours pas penser à elle sans cette impression de saut dans l'abîme sans nulle paroi où accrocher mon appel sans réponse. Parfois me vient encore l'envie surprenante, tant elle arrive de façon spontanée et naturelle, de courir vers Man Étienne et de lui raconter ces petits incidents stupides et doux qui n'ont de sens que par les liens qu'ils créent entre les êtres. À mi-chemin, la pensée se fige et le constat de l'absence démolit les envols. La mère n'est plus là pour entendre. Comment s'habitue t-on au néant ?

Fifi se fait toute mutine pour parler à Ronald. On sent qu'elle veut lui remonter le moral.

Fifi : Pense plutôt à ce garage que tu veux ouvrir à ton retour de la République voisine. Dis-moi encore une fois comment tu comptes l'appeler.

Ronald regarde sa sœur puis sourit avec indulgence et commence d'un ton moqueur comme s'il racontait une fable. Au fur et à mesure, son ton devient plus sérieux.

Ronald : Je l'ouvrirai tout près de la place et je l'appellerai *Garage Étienne et compagnie*. Francine m'a conseillé d'ajouter *À la grâce de Dieu* pour attirer la bénédiction divine. Il faut mettre toutes les chances de son côté, je ne dis pas non. Il sera peint d'une belle couleur verte et j'écirai les lettres en blanc en souvenir des jumelles, comme ces robes qu'elle portait le jour de leurs funérailles. Oui, j'ajouterai *À la grâce de Dieu* pour faire plaisir à Francine et au Bon Dieu. *Il s'arrête, songeur.* Pourtant, la quincaillerie de boss Wilfrid s'appelait *Quincaillerie Dieu est grand* et chaque client qui y entraît devait écouter boss Wilfrid prêcher les paroles du Seigneur. « Repentez-vous avant le jugement dernier. Écoutez la parole de l'Évangile avant qu'il ne soit trop tard, mes frères. » Lorsque la quincaillerie prit feu un soir de juillet de l'an dernier, nous avons tous aidé Wilfrid à éteindre l'incendie, mais il ne restait pas grand-chose de la maçonnerie brute. Toute la marchandise fut réduite en fragments tordus de caoutchouc et de métal encore brûlant, entortillement sinistre de câbles et fils électriques calcinés. « Dieu est grand » murmurait boss Wilfrid mais l'on voyait bien qu'il le disait par réflexe, avec des ombres nouvelles dans ses yeux.

Fifi : *Garage Étienne et Compagnie À la grâce de Dieu* puisque Francine le veut. Ça sonne bien tout de même, comme quelque chose d'important et de sérieux. Tu verras, tu y arriveras.

Ronald : J'avais touché mon rêve du doigt et ce Carlo a tout gâché. Il faut bien que je me résigne à citer son nom, sœurlette. Il m'a fait tant de mal. Je souffre de ne pouvoir faire confiance comme avant. Je revois son sourire quand on jouait aux dominos. Je revois l'émoi de ses yeux devant les premiers mots de Roberto. Je ressens la rude chaleur de sa main contre la mienne retenant la manivelle pour une réparation particulièrement difficile. Et il a tout renié, il a tout pris, ma confiance et notre fond de commerce, vendu nos outils, les pièces de rechange, pour partir à Miami. M'a laissé avec les dettes et la honte de celui qu'on a berné. *Ronald essuie furtivement ses yeux avant de continuer* : J'avais toujours su que Carlo voulait partir pour Miami, mais je n'arrive pas à déterminer à quel moment la balance joua contre moi, contre la famille et l'amitié. *En aparté, il ajoute* : Moi aussi, j'ai chuté. J'ai trahi ma famille, le cadavre de ma mère et la confiance de ma sœur qui a grandi avec moi. J'ai aussi trahi ma Francine que j'ai juré de protéger. Ai-je le droit de juger ? *Il continue à l'intention de Fifi*. Francine ne cite plus le nom de son frère mais il surgit entre nous comme un renvoi acidulé. Comme une fuite au niveau du cœur, le goutte-à-goutte terrible et lancinant de l'amitié qui se désagrège.

Fifi : Tu le reconstruiras ton garage. J'en suis certaine.

Ronald : Il le faut. L'essentiel c'est de démarrer, cela vaut bien des sacrifices. Comme celui de regarder pendant des heures cette saleté de bâche bleue qui donne envie de la déchirer à grands coups de poing pour découvrir le vrai bleu du ciel. Les gens paraissent sans doute différents, la langue inconnue, mais c'est encore le même ciel, le même bleu. Le bleu de l'île.

Fifi (continue sur la même lancée que son frère et du même ton à la fois triste et plein de lumière) : Pas ce bleu d'indigo anémique et sale trop longtemps trempé dans l'eau et décoloré de façon inégale mais le vrai, celui qui fait sautiller mon cœur. Le matin. Sans raison. Dans quelques petites heures, ce sera fini, nous pourrions le voir. Frotter nos yeux à la lumière du jour. Revoir le bleu de l'île.

Scène 3

La voix de Violetta s'élève telle une cravache.

Violetta : Je savais que cette Daihatsu allait nous porter malheur, avec sa couleur jaune caca *jako*, définitivement pas une couleur à laquelle on peut se fier, une couleur de perfidie crue et dure. Ne fais pas semblant de ne pas me voir, Ronald. Tu sais que je suis là, ne m'ignore pas.

On ne voit toujours pas Violetta, on n'entend que sa voix. Ronald ne se tourne pas vers elle.

Ronald : La mémoire est comme un ballon qui s'envole, on ne peut pas toujours en contrôler la trajectoire. Parfois, elle fait resurgir des arcs-en-ciel en trois dimensions, mais lorsqu'on voudrait s'y attarder, elle se coince entre deux branches d'arbres et l'on se retrouve prisonnier de ses frayeurs. Violetta, pitié. N'encombre pas ma mémoire. Ton parfum imitation *Opium* irrite déjà mes narines.

Violetta se lève lentement. Elle s'avance avec une sensualité pleine d'agressivité à la fois vulgaire et pathétique. Ronald se tourne alors vers elle et l'apostrophe.

Ronald : Comment ai-je pu coucher avec toi ne serait-ce que cette seule et unique fois ? Tant de choses en toi brillent comme des fausses lueurs qui s'effritent dès qu'on y touche. Tes longs cheveux couleur roussâtre, tes cils outrageusement recourbés, jusqu'à ton nom transformé de Viergela à Violetta.

Violetta : Tu penses que j'allais me dénicher une bonne place de gouvernante en ville en traînant sur mon dos tous les débris de ce bourg en agonie ! Un nom de paysanne mal dégrossie, un certificat d'études primaires douteux obtenu de l'école nationale du bourg. Il faut s'éloigner autant que possible de tout ce qui ressemble de trop près à la misère laissée derrière soi, autrement elle s'accroche à tes pas. J'ai appris comment plaire aux dames de la haute pour leur soutirer adroitement vêtements mis de côté, anciennes chaussures, sacs à main un peu défraîchis. C'est vrai que les patrons viennent parfois retrousser mes jupes, haletant comme des porcs qu'on écorche, mais il faut savoir séparer le temps des refus de celui du consentement à rentabiliser. Les dollars supplémentaires pour garantir que Madame ne soit pas informée des penchants de Monsieur valent bien quelques minutes d'ennui.

Ronald : Et pourtant tu as dû te réfugier ici dans ce bourg que tu détestes tant. Accusée de vol et conduite en justice par ton ancienne patronne. Ton amitié avec un officier de police ne t'a pas servi à grand-chose en fin de compte. Ton patron a tout oublié pour appuyer les accusations de sa femme. Le couple s'est rallié contre toi, de même que l'appareil judiciaire. Tu as fait cinq longs mois en prison. À ta libération, le village, habitué aux désertions de ses enfants, t'accueillit avec bonhomie, te laissant avec complaisance établir ton petit commerce de produits de beauté pas chers alors que ta physionomie et tes gestes disaient calmement au pays *Je vous emmerde*.

Violetta : Et alors ? Je n'allais pas jouer à la repentante, pleine de remords pour une vie de péchés. Oui, j'ai couché avec beaucoup d'hommes qui m'ont donné de quoi manger, de quoi ne pas crever, un toit où loger. Je n'allais pas attendre

en pleurnichant que la vie me passe dessus, j'ai pris les devants pour ne pas me retrouver bec à terre.

Ronald : Mais finalement, tu as perdu puisque te voilà prisonnière, coincée dans cette camionnette avec nous.

Violetta : Je vais tenter ma chance ailleurs. Sans état d'âme. Je m'en fous du bleu de ton île. Il ne m'a jamais rendu service, jamais habillé mes rêves de lumière. Je ne suis pas comme toi pleine de remords, de regrets et d'espoir. C'est pour cela que je t'ai suivi ce jour-là. Tu m'as paru si désespéré que j'ai eu tout de suite envie de toi. C'est mon côté sadique.

Ronald : Tais-toi, s'il te plaît. Faut-il me faire revivre cette faiblesse ? C'était ce jour infâme de la trahison de Carlo. Je me suis enfui de chez moi, incapable de soutenir le regard consterné et honteux de Francine. J'avais longtemps marché au hasard, arpentant les sentiers boueux sans faire attention, reconnaissant machinalement l'emplacement des souches d'arbres déracinés par des cyclones ou par bras d'hommes.

Violetta (en rétrospective) : Au fait, je l'avais senti ce désir depuis ce jour lointain où pour la première fois, je t'ai vu t'approcher de Francine.

Ronald : Tu m'as rattrapé près du vieux cimetière. Et tu m'as vomi ta hargne avec de grands gestes vindicatifs. Me racontant ton histoire sans te soucier de ma réaction à moi.

Violetta : Finalement, à bout de colère, tu m'as jetée sur l'herbe et tu es entré en moi en sanglotant comme un enfant.

Ronald : Tout me revient en mémoire. L'image farouche de nos deux corps. Nos pieds emmêlés et nos cris. Dieu ! Jamais je n'aurais cru que j'aurais pu ainsi me perdre trois fois de suite sur l'herbe à moitié roussie du vieux cimetière.

Violetta (avec un rire goguenard et en roulant des hanches devant Ronald) : Tu as voulu fuir après sans même zipper ton pantalon. Tu marmonnais des excuses maladroites. Citais le nom de Francine, de Fifi et de ta mère. Ta culpabilité te sortait de partout.

Ronald : Ne te moque pas de moi, Violetta.

Violetta : Je t'ai fait découvrir toute la violence qu'il y a en toi. À travers moi, tu martelais Francine, la sœur de Carlo, à tes yeux aussi coupable que son frère.

Tu la cognais en couchant avec moi puisque tu n'avais pas osé lui dire qu'à sa vue, tu n'arrêtais pas de songer à Carlo.

Ronald : Francine s'en est rendue compte. Depuis la trahison de Carlo, je surprends souvent son regard sur moi. Elle sait que si je pars aujourd'hui pour Santo Domingo, l'ombre de Carlo est pour beaucoup dans ma décision.

Violetta (en aparté et avec une voix lasse de vieille qui contraste avec ses mouvements et ses habits de jeune femme à la sexualité débordante et vulgaire) : Pauvre Ronald ! Tu voudrais aussi que j'aie pitié de toi alors que toute ma vie je n'ai fait que me battre contre la déveine pour qu'elle m'oublie ! Mes vingt-cinq ans me paraissent si lourds aujourd'hui. Il ne me reste plus que la force d'être dure et méchante pour ne pas pleurer.

Violetta s'affaisse et reprend sa place. Fifi rejoint son frère en se caressant le ventre.

Fifi : Le bébé a bougé pour la première fois. Il a bien choisi son moment. Est-ce pour me demander dans quel guépier je nous ai conduits ? Petit frère, j'ai peur.

Ronald prend la main de sa sœur et tous deux se tournent vers le plateau qui représente le bourg. Fifi continue d'un ton empreint de douceur et de nostalgie. Peur de mourir sans t'avoir parlé comme je le fais souvent au fond de moi. Comme si nous étions du même côté du miroir, à nous regarder dans les yeux et dans la glace. Uniques et solidaires. Comme les jumelles. Tu te rappelles comment l'une prenait la défense de l'autre en toute circonstance ? Petit frère, je sais ce qui s'est passé à la mort de maman, je sais que tu te sens coupable mais maman ne t'en aurait pas voulu. Nous avons chacun nos secrets qui s'entortillent autour de nos sentiments de culpabilité pour nous cloîtrer dans notre solitude. J'ai peur de partir sans te dire adieu. J'ai peur de mourir tout simplement.

Ils parlent tous deux mais sans se regarder. Ils se tiennent la main et regardent ailleurs. Comme si la présence de l'autre servait uniquement de prétexte à la parole.

Ronald : Je voudrais avoir le courage de t'avouer ma faute. J'ai si honte de ce que j'ai fait ce jour-là alors que tu m'attendais près du cadavre de maman à la maison funéraire.

Soudain, on entend des rafales d'armes à feu. La voix de Mauricio Rafaël Perez somme au chauffeur de ralentir. La Volanta est insensible aux injonctions de l'organisateur et au ricochet des balles autour du camion. Plus rien ne semble capable de stopper la Daihatsu. Les embarquées deviennent de plus en plus dangereuses envoyant les passagers d'un bout à l'autre de la camionnette. La bâche se tend et se détend tel un monstre bleu à la respiration saccadée.

Tout au cours de cette scène, les différents tableaux se suivent, s'illuminant dans le désordre comme si les pensées des passagers s'entremêlaient.

Romaine (elle crie) : Allons-nous accepter de mourir comme des chiens ?

Un silence long d'une seconde témoigne de l'impact de ses mots sur hommes et femmes. Puis, le brouhaha des épouvantes déchaînées reprend de plus belle et les injures, les prières et les litanies s'entrechoquent.

La voix de Jean-Marie grince.

Jean-Marie : Tais-toi, salope !

Josaphat (il brandit sa machette avec énergie) : Moi, on ne me prend pas vivant et j'en tuerais quelques-uns avant de mourir s'il le faut !

Ronald observe avec crainte les mouvements féroces de l'homme dont la machette surgie de sa sacoche semble maudire la mort. Autant que possible ses compagnons les plus proches font le vide autour de lui. Se bousculant et gémissant, femmes et hommes s'entremêlent. Tout près de lui, des sanglots attirent l'attention de Ronald. Évariste braille et se frappe la poitrine avec ses poings refermés.

Le corps d'Edgar se penche de manière titubante et Ronald s'approche de lui. D'une poigne forte et sèche, Edgar attire Ronald vers lui.

Edgar : Si jamais je ne sors pas vivant, prends soin de ta sœur et de ta filleule.

Sa voix fait frissonner Ronald qui voudrait lui dire de se taire foudre tonnerre. « Arrête de raconter des bêtises. » Mais autour d'eux, l'enfer bleu ne permet plus d'artifices. Il répond du même ton cassé : Pour Roberto et Francine, je compte sur toi.

On entend la voix de Fifi qui s'éteint graduellement. Autour d'elle, le brouhaha continue mais en silence, les gens bougent, se traînent, essaient de s'enfuir. Des bras et des jambes se convulsent. Mais on n'entend que la voix de Fifi. Quand elle aura fini de parler, on verra son corps inanimé près de celui d'Edgar.

Fifi : Maman, elle disait souvent qu'il ne faut pas avoir peur de mourir. Que le chrétien est toujours préparé à rencontrer son dieu ! Je crois être une bonne chrétienne, mais je ne me sens pas prête. Je voudrais rester sur terre un peu plus longtemps. Jusqu'à présent, il me semble que j'ai joué à la marelle avec la vie et je ne suis jamais arrivée au paradis. J'ai trouvé tant d'obstacles en cours de route. La tristesse dévastatrice de maman qui interdisait les rires et les éclats

de joie, la misère qui cloisonne nos élans dans un espace carré et gris. Le bourg aussi où tous les yeux te clouent dans la vie qu'ils pensent meilleure pour toi, comme s'ils se tenaient prêts à te la reprendre si jamais tu décides de ne pas passer devant chez eux et de changer de chemin. La vie, je ne l'ai pas connue, je l'ai entrevue au Cap entre deux parenthèses que je n'ai partagées avec quiconque. Comme un avant-goût du bonheur que je ne pourrai jamais avoir ! Chrétienne ou pas, j'aurais pu vivre encore un peu.

Le bruit revient soudainement, terrible et assourdissant. Des véhicules freinent brutalement. La bâche bleue s'agite et se contorsionne puis s'affaisse et disparaît. Les bruits violents des portières, l'écho des chaussures sur le sol précèdent les détonations d'armes plus proches. Des hurlements de peur se déclenchent. Des bras et des jambes se convulsent. Ronald se soulève à demi et jette des regards affolés autour de lui. Comme les autres, il tente de se protéger des coups de feu. Il ne comprend pas encore qui tire mais l'urgence de se mettre à l'abri et de retrouver Fifi le rend soudain lucide et calme.

Romaine (elle se colle contre Ronald et chuchote) : Ces cochons de militaires dominicains veulent nous tuer. Nous devons fuir. Nous devons fuir. Viens avec moi.

Le regard de la jeune femme se charge d'une émotion toute fraîche. Ronald regarde autour de lui, ses yeux cherchent sa sœur qu'il ne voit pas encore et s'arrêtent sur le cadavre d'Évariste dont la tête est étrangement contorsionnée. Ronald repousse doucement Romaine qui le regarde avec regret avant de s'élancer. Sans se soucier des balles qui rejaillissent, du bruit, des cris, Ronald avance au hasard.

Ronald : Fifi, où es-tu ?

Ronald enjambe le corps de Marie-Jeanne qui palpe sa jambe blessée en gémissant. La grande main de Josaphat le fait basculer. Des marques de sang maculent la vareuse du vieux paysan et il vacille un peu mais sa machette demeure vibrante contre lui. Vouté pour éviter les balles, Josaphat se faufile sans ménagements pour les hommes et femmes agenouillés, vautre ou cherchant comme lui à s'échapper.

Josaphat : Laissez-moi passer, je vous dis.

Josaphat s'enfuit au loin, sa machette à la main. Ronald hésite un instant et titube devant le cadavre de Madeleine. Il se penche et ferme les yeux restés ouverts. Des militaires dominicains s'emparent de Jean-Marie et de Lorette qui se défendent des mains et des pieds mais en vain. Ils sont poussés sans ménagement.

Ronald s'arrête brutalement car il vient d'apercevoir les corps de sa sœur et de son beau-frère. Les deux corps sont allongés. Edgar a le bras posé sur la hanche de sa femme. Ronald s'agenouille près du cadavre de Fifi et lui prend la main. Il passe ses doigts sur sa peau

comme s'il veut la réveiller mais elle ne bouge pas. La paume est encore moite et tendre. Il pose son front sur le ventre arrondi.

Ronald (levant les yeux au ciel) : Oh pitié ! Oh ! Maman manman m. Après avoir crié, Ronald se tait un instant puis, avec beaucoup de douceur, il pose la tête de Fifi sur ses genoux. Sa voix se fait comme un murmure, une confidence. J'avais prévu de te rendre l'argent. Sans faute. Les tout premiers pesos gagnés à l'est, je te les aurais remis en t'expliquant les circonstances. Tu aurais compris, c'est sûr. À la mort de Man Étienne, j'avais trouvé dix mille cinq cent neuf gourdes dans le coffret. Tu sais celui où maman gardait les papiers de famille encerclés d'élastiques distendus. Dix mille cinq cents neuf gourdes, (Ronald énonce distinctement les chiffres d'un ton émerveillé) une aubaine, un miracle comme si en mourant, maman avait signifié son vœu de me voir accomplir mon rêve. Ce projet de garage avec Carlo qui traînait lamentablement, faute d'argent, depuis si longtemps. Je ne m'y attendais pas, je te le jure. J'étais tout engourdi de chagrin, j'ai ouvert le coffret pour rien, comme pour dire adieu à maman, en touchant à la part la plus secrète de sa vie, une vie en pointillés presque invisibles. Le bout de tissu à fleurs de la dernière robe des jumelles, une photo en noir et blanc du père et de la mère, nos bulletins scolaires. Puis entre les actes de naissance et de décès, je suis tombé sur une enveloppe pleine de liasses de billets. Ma seule excuse demeure que je n'avais pas planifié mon acte. Je n'en revenais pas de voir tout cet argent nettement rangé. Je l'ai compté plusieurs fois avant de le prendre.

Autour de Ronald, les mouvements continuent. Les militaires conduisent les prisonniers (Enzo Gabriel, Marie-Jeanne, Lorette, Jean-Marie, l'organisateur Rafael), ils se penchent sur les cadavres : le chauffeur La Volanta, Évariste, Fifi, Edgar, Madeleine. Le vide se fait autour du jeune homme qui reste seul avec le cadavre de sa sœur.

Ronald : Je ne t'ai rien dit. Je t'ai laissé te charger des funérailles. Personne ne s'en est étonné. Après tout, c'était toi l'aînée et tu hériterais de la machine à coudre de la mère. Au dernier moment, comme malgré moi, je t'ai donné deux mille gourdes. Tu t'es occupée de tout : les funérailles, la veillée, tes habits de deuil. J'ai appris longtemps après que tu avais placé tous tes pauvres biens chez le prêteur à gages du bourg voisin : la vaisselle encore emboîtée et les draps neufs, un couvre-lit encore dans sa poche en plastique que Violetta t'avait vendue quelques semaines auparavant. Un immense couvre-lit brillant et rose avec de grandes fleurs rouges que nous avions tous admiré sans oser y toucher.

La voix de Fifi s'élève, monocorde et morte.

Fifi : De même que la belle nappe blanche brodée par Man Étienne elle-même et qui ornait toujours la table les jours de fête avant de regagner ensuite son

emballage de plastique transparent au fond du placard. J'ai repris la nappe, mais je n'ai jamais pu reprendre le couvre-lit. Trop d'urgences, les unes après les autres !

Ronald : Je m'étais juré de t'en acheter un encore plus beau et plus grand à Santo Domingo. Un bleu avec de grandes fleurs blanches. Le bleu c'est ta couleur préférée.

Fifi (toujours couchée) : Ce n'est qu'un morceau de tissu comme un autre. Je savais que tu avais pris l'argent, car Man Étienne m'en avait parlé des mois avant sa mort. Elle m'avait fait jurer de m'en servir pour ses funérailles, elle ne voulait à aucun prix que son enterrement soit un fardeau pour nous. Je n'ai rien dit car tu en avais sans aucun doute besoin pour t'envoler. C'est ça le rêve, cette brûlure qui donne des ailes, nous fait oublier que nous sommes mortels. Nous avions chacun nos rêves et j'aurais tant voulu que l'un d'entre nous au moins puisse en voir un bout.

À partir de là, on entend derrière les échos de voix enfantines, on aperçoit les silhouettes d'enfants qui jouent, sautent à la corde et rient. Au fur et à mesure, les voix se font plus fortes, les silhouettes plus distinctes.

Ronald : J'ai été bien puni, je n'ai plus rien. Ce salaud de Carlo a éclaboussé mon rêve de sa souillure. Je me sens encore plus coupable. J'aurais voulu te donner tant et tant de choses. Ce couvre-lit bleu...

Fifi : Bleu ou rose qu'importe ! Ce ne sera jamais qu'un palliatif au vrai bonheur.

Ronald : Je n'avais pas le droit de t'en priver pour satisfaire mes propres envies. J'aurais tout donné pour te garder encore un peu avec nous.

Fifi : De quel côté de l'île ?

Ronald : Une part de moi restera ici avec toi. Avec toi, avec Edgar et votre bébé qui a bougé aujourd'hui pour la seule et unique fois. Une part de moi restera ici pour toujours avec vous.

On distingue maintenant la chanson fredonnée par les enfants. C'est une chanson populaire haïtienne : « Haïti chérie Mwen konnen yon bèl ti peyi... »

Fifi : Promets-moi de ne pas oublier le bleu de l'île. Promets-moi de retourner là-bas de l'autre côté de l'île et de t'occuper de ma fille et de ton fils. Et de ton Amandine à naître...

Ronald : Tant de choses à faire. Il me semble que nous avons voulu trouver une solution en oubliant que le bleu du ciel ne change pas en traversant la frontière.

Fifi : Prends avec toi tout ce qui peut t'aider : la dignité de Madeleine, la verve de Romaine, la tranquille détermination d'Edgar, l'innocence de mon bébé.

Ronald : Je prends avec moi cette part de notre enfance qui me rend invincible. Ta tendresse et tes élans vers le bonheur. J'en aurai besoin de l'autre côté de l'île.

Fifi : Occupe-toi d'Amandine à naître...

Ronald : En septembre, de notre côté de l'île.

Fifi : Tant d'enfants à naître sous le bleu de l'île.

Ronald : Tant de choses à faire.

Une dernière fois, malgré les bourrades qui lui martèlent les côtes, Ronald regarde les cadavres de son beau-frère et de sa sœur. On le voit qui se relève et salue ses morts, puis il se dirige vers l'ouest. Au fur et à mesure qu'il s'avance, le plateau devient bleu, de plus en plus bleu, d'un bleu insoutenable presque. Les morts se lèvent et l'accompagnent. Finalement, les silhouettes des enfants deviennent énormes et envahissent l'arrière-scène. Elles se dirigent, elles aussi, vers l'ouest.